

Itinéraires

Itinéraires

Littérature, textes, cultures

2009-4 | 2009

Pour une histoire de l'intime et de ses variations

Le siècle de l'intime

Brigitte Diaz et José-Luis Diaz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1052>

DOI : 10.4000/itineraires.1052

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 117-146

ISBN : 978-2-296-10791-5

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Brigitte Diaz et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires* [En ligne], 2009-4 | 2009, mis en ligne le 02 septembre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1052> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1052>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le siècle de l'intime

Brigitte Diaz et José-Luis Diaz

L'invention de l'intime

- 1 Le paradoxe de l'intime, comme le rappelle justement Daniel Madelénat, c'est que « si existentiel et inhérent à une ontogenèse psychologique qu'il paraisse aujourd'hui, le sentiment de l'intimité n'est pas anhistorique : il varie dans le temps et l'espace¹ ». Incontestablement, le XIX^e siècle a été le siècle *de l'intime* : sinon celui de sa naissance qui revient sans doute au siècle précédent², du moins celui de son invention et de son sacre comme valeur à la fois existentielle et esthétique. Le siècle romantique a édicté la prescription de l'intime, le suivant voudra parfois sa proscription : à l'*egophilie* pratiquée comme un « art de soi » a succédé l'austère religion du neutre et de l'absence ; et la disparition élocutoire du poète a sonné le glas d'une certaine poésie conçue comme « *tout ce qu'il y a d'intime en tout*³ »...
- 2 C'est sur cet âge d'or de l'intime que nous reviendrons, en remontant d'abord à sa source, à ce *désir d'intime* qui se fait sentir à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles dans l'efflorescence de multiples pratiques d'écriture personnelle, dont les correspondances, pour arriver à son apothéose poétique dans ces formes privilégiées – Mémoires, romans personnels, autobiographies, poèmes en prose... – qui vont se constituer comme les genres littéraires de l'intime. C'est de cette consécration de l'intime, qui passe par sa littérisation, que nous ferons une histoire abrégée.

Le désir d'intime

- 3 Un premier problème de méthode pour parler de « *l'intime* », c'est de circonscrire le spectre sémantique un peu lâche de cet adjectif substantivé. On peut, comme l'ont fait déjà bien des analyses⁴, s'en remettre à l'étymologie et suivre la généalogie du concept depuis sa racine latine⁵ mais force est de constater que dans cette enquête lexicologique on achoppe toujours sur la mollesse sémantique de la notion. Cela est particulièrement

vrai au XIX^e siècle où la charge affective du mot, consensuellement positive, est immense, et où la sphère de l'intime est encore résolument « enchantée⁶ ». Il faudra un siècle pour que la notion se dévalue et se démonétise en se confondant avec celles plus impures de *biographique* et *d'anecdotique*. Pour saisir le contenu labile de ce concept flou, c'est d'abord aux pratiques individuelles que l'on s'en remettra, en suivant les traces qu'elles ont laissées dans ces archives de l'intime que sont aussi les correspondances.

- 4 Partons de ce constat auquel nous invite la lecture des correspondances du XIX^e siècle, mais aussi des Mémoires, journaux et autres annales de la subjectivité : on y parle beaucoup *d'intime* pour évoquer un certain territoire subjectif qui serait propre à soi – le propre de soi – mais qui reste indéfini et insaisissable faute d'outils conceptuels pour mieux en identifier les contours. Eugénie de Guérin⁷, diariste et épistolière qui mêle constamment les deux pratiques dans une même adresse au frère chéri, Maurice, utilise fréquemment le mot sous sa forme substantivée, comme dans cette plainte au cher frère où elle accuse la non-réception des lettres attendues : « [...] des lettres, et pas une qui aille au portefeuille vert où vont celles que j'aime, celles qui sont miennes par *l'intime*⁸. » Dans sa forme adjectivale, le mot est constamment employé pour caractériser un certain nombre d'états psychologiques et existentiels : « *pensées intimes* », « *émotions intimes* », « *être intime* », « *sens intime* »... toutes ces choses qui forment ce qu'on nomme encore plus vaguement la « *vie intime*⁹ ». Les écritures diaristes, qui connaissent une formidable expansion au cours du siècle, ont naturellement pour vocation de recenser, comme l'écrit Maurice de Guérin « tous ces menus détails de la *vie intime* dont l'enchaînement constitue la journée¹⁰ ». C'est *a priori* un peu moins vrai pour la lettre et pourtant, c'est aussi à cela qu'elle va dorénavant se consacrer. Rompant avec la fonction mondaine qu'elle assumait traditionnellement depuis le XVII^e siècle, la lettre au XIX^e siècle se « privatise » et « s'intimise ». La correspondance ne veut plus être ce salon par procuration qu'elle était au siècle de la marquise de Sévigné, elle fait à présent office pour beaucoup d'épistoliers de confessionnal laïc : « Écris-moi l'organisation de ta vie intérieure¹¹ », demande à sa sœur Pauline le jeune Henri Beyle, qui lui livre en échange et dans le plus grand secret les « annales de son âme¹² ». Intime, forcément intime, c'est ainsi que le XIX^e siècle rêvera la lettre, comme le suggère la métaphore quasi physiologique de Barbey d'Aurevilly : « Les lettres, c'est le vrai suc de la pensée intime¹³ ! »
- 5 À sonder « l'architexte intime » que constituent les diverses archives du moi, on mesure combien cette notion d'intimité, la plupart du temps liée à une idée de bonheur et de plénitude – Maurice de Guérin exalte dans son journal ses « félicités intimes¹⁴ » – est alors l'objet d'un désir aussi vague qu'unanimement exprimé. Mais c'est d'un obscur objet qu'il s'agit, car ce qui se love d'attentes et de fantasmes derrière ce signifiant magnifié – *l'intime* – est pour le moins confus, difficilement formulable, voire indicible. Comme le suggère Eugénie de Guérin, dans une formule quelque peu tautologique, la vie intime c'est tout ce qui peine à se formuler et pour quoi il n'y a d'expression possible que « dans la prière et dans quelque écriture intime¹⁵ ». Emblématique de ce désir aussi insistant qu'incertain sur sa finalité, le cri d'Eugénie dans son Journal, « cri de l'âme » dirait Lamartine¹⁶ : « C'est de l'intime qu'il me faut¹⁷ ! »
- 6 S'il s'exprime individuellement dans les lettres, les écrits personnels et autres procès-verbaux de la subjectivité, ce désir d'intime nourrit dans le même temps tout un horizon d'attente auquel la littérature du siècle va être sommée de répondre. Revenant dans *Histoire de ma vie* sur la publication de *Lélia*, George Sand rappelle l'extraordinaire écho que cette œuvre, véritablement reçue comme une confession personnelle, a suscité chez

les lecteurs : « J'exhalais, écrit-elle, en publiant mon livre une plainte qui devait avoir un grand retentissement¹⁸. » De ce retentissement, elle a pu en effet mesurer l'impact dans ces voix anonymes¹⁹ – les voix du siècle – parvenues jusqu'à elle par la médiation d'une lettre. Les lecteurs, qui saluent chez l'écrivain ce que l'un d'eux appelle sa « science intime²⁰ », témoignent unanimement d'une réception intimiste de l'œuvre :

Vous avez des droits sans le savoir à ma reconnaissance, dans ces *confidences intimes* de votre vie vous m'avez révélé ce que je sentais depuis longtemps mais que je ne savais pas déchiffrer en moi-même, votre âme ingénieuse et sublime fait vibrer toutes les cordes de nos sentiments les plus cachés²¹.

Dans la boîte à lettres de l'écrivain s'entassent les aveux émus de ces amis inconnus et pourtant si proches : « Les confidences précieuses font de vous non pas seulement un grand écrivain, mais une *amie intime* et vraiment chérie²². » Conjointement à la littérisation de l'intime qu'on évoquera plus loin, s'observe un phénomène *d'intimisation* de la communication littéraire : l'œuvre est dorénavant perçue comme une parole de connivence chuchotée entre des élus.

Scénographie de l'intime

- 7 C'est dans les correspondances, comme dans les journaux intimes – mais ils sont encore rares au début du XIX^e siècle – qu'on perçoit le mieux les frémissements de ces tropismes intimistes. Le choix de la lettre comme médium privilégié de cette vie intérieure logiquement destinée à rester secrète signale assez que, pour exister, l'intime a besoin d'un minimum de théâtralité, aussi confidentielle soit-elle. Il faut une scène, et d'abord une scène d'écriture, pour que ce qui précisément ne devrait pas se voir – cette intériorité superlative de l'*intimus* – se manifeste et se reconnaisse comme tel. L'intime sans miroir, sans écho, n'existe pas : il n'est que silence. D'où l'angoisse et le sentiment de néant que rencontrent les intimistes²³ quand ils ne parviennent pas à fixer par écrit les humeurs labiles de leur âme : « Je n'ai rien écrit ces deux jours. Les visites, la paresse, mille raisons de cette force m'en ont empêché. On arrive au soir brisé de fatigue et l'on n'a pas le courage de se replier sur tous ces néants qui ont fait un jour », note Barbey d'Aurevilly dans son *Memorandum*²⁴.
- 8 Parce qu'elle est nécessairement adressée et procède de ce fait d'un désir de publicité aussi minime soit-il, la lettre est sans doute la forme d'expression qui assure le mieux cette divulgation restreinte de l'intime. Elle est ce genre d'écrit qui non seulement fonde mais aussi prouve l'existence de l'intime : l'acte « officiel » qui le mémorise et lui confère une réalité²⁵. Eugénie de Guérin le dit admirablement : la lettre intime, c'est « ce qui fait voir ce qu'on ne voit pas²⁶ ». Posons donc l'intime comme un phénomène relevant d'une mise en scène de soi, elle-même inscrite dans un dispositif de communication : que cette communication s'établisse avec soi-même – c'est le cas du journal – ou avec l'autre d'élection, l'âme-sœur ou l'*alter ego* – c'est le cas de la lettre. Les deux protocoles d'énonciation n'étant d'ailleurs pas si étrangers l'un à l'autre, et diaristes et épistoliers – qui sont souvent les mêmes²⁷ – ont bien des façons de passer la frontière entre ces deux territoires limitrophes de l'intime, voire de les brouiller, faisant de leur journal une lettre adressée et inversement de leurs lettres les greffes de leur âme²⁸. Certains n'en font pas mystère, comme la jeune Manon Phlipon qui en avertit assez rudement sa correspondante : « Ne te félicite pas de recevoir si souvent de mes nouvelles ; ce n'est pas pour toi que j'écris, quoique ce soit à toi que je m'adresse²⁹ », ou encore comme le jeune Henri Beyle qui demande à sa sœur Pauline la conservation de ses lettres

pour son usage personnel : « Ne perds pas mes lettres [...] elles me donneront l'histoire de mon esprit³⁰. »

- 9 Dans la lettre, comme sur la page du journal personnel, l'intimiste éprouve le besoin de se décrire dans un dispositif scénographique spatio-temporel qu'il tend à son correspondant ou à lui-même, comme le préalable indispensable pour susciter l'*effet d'intime*. En empruntant la notion bakhtinienne, on pourrait dire que c'est à fixer un « chronotope de l'intime » que s'emploient invariablement épistoliers et diaristes dans les *incipits* et autres exordes de leurs écrits. Autrement dit, et pour parler plus poétiquement comme Barbey d'Aurevilly, il faut un décor, une atmosphère, un rituel et des officiants zélés pour faire frémir la « murmurante et rêveuse *théière de l'intimité*³¹ ». Élément essentiel de cette « fabrication de l'intime³² », l'espace, la chambre à soi, le « *at home* », comme dit Maurice de Guérin qui ouvre précisément son journal sur l'évocation de l'espace recentré de l'intime : « Voilà bientôt trois mois et demi que je suis à la campagne, sous le toit paternel, *at home* (délicieuse expression anglaise qui résume tout le *chez soi*), au centre d'un horizon chéri³³. » Déjà théâtralisé par les autoportraits placés à l'orée du journal et de la lettre, le thème du repli se trouve sursignifié par la référence temporelle qui marque, en écho, la volonté affichée par l'intimiste de s'abstraire de l'espace comme du temps communs. Ce retrait dans un « temps à soi » est d'autant plus crucial en un siècle où la jouissance d'un espace personnel dans le cadre de la maison familiale n'est pas toujours donnée, surtout si l'on est une femme³⁴. La précision des références temporelles dans la lettre, ou le journal, qui peut sembler *a priori* gratuite, prend alors tout son sens, comme dans cette lettre de Manon Phlipon à son amie Sophie :

Tu trouves peut-être singulier que je t'écrive toujours à la première heure des vingt-quatre : un petit détail de ma vie journalière t'instruira de la disposition de mes instants. Je ne me lève jamais, dans cette saison, qu'à près de neuf heures ; la matinée s'emploie aux affaires de maison et de ménage ; l'après-midi je travaille à l'aiguille en rêvant à force, et fabriquant tout ce qui me plaît, vers, raisonnements, projets. Le soir, ordinairement, je lis jusqu'au souper, dont l'heure est incertaine [...] En faisant de mon mieux, le temps s'écoule ; onze heures sont sonnées : mon père se jette au lit, et moi, je rentre dans ma chambre, j'écris jusqu'à deux trois heures³⁵.

Metteur en scène de son intimité, l'épistolier fixe par ces didascalies où il se donne à voir saisi dans un cadre, un moment, une posture physique, spirituelle, existentielle, la scénographie d'une intériorité qui, paradoxalement, a besoin de s'exhiber pour exister. On sait quelle extension la littérature romantique donnera à cette dramaturgie de l'intime, privilégiant les moments crépusculaires et les lieux favorisés d'une claustration consentie : tour, cellule de prison ou de cloître, boudoir... Les « insulaires du moi³⁶ », comme disait Valéry de Stendhal, ont besoin de circonscrire leur territoire par les murs d'enceinte de leurs mots. Les plus intégristes d'entre eux se verraient volontiers, comme Maurice de Guérin, en emmurés vivants dans leur « terrier³⁷ » :

Je veux me barricader chez moi, m'y murer pour m'ôter toute tentation, ne bougeant pas plus qu'un terme, dussé-je sécher sur pied. J'ai lu quelque part que des milliers d'animalcules nagent à l'aise dans une goutte d'eau ; la circonférence de mon domaine intellectuel est à peu près égale, je crois, à celle de la goutte, et j'y suis seul : n'ai-je pas sujet d'être heureux³⁸.

En dépit de ce rétrécissement de l'espace et du temps, comme de la suspension de l'action réduite à l'essentiel face-à-face avec soi, la scène intime n'est pas aussi silencieuse qu'on pourrait le penser : les « accents de l'âme » comme disent les Goncourt³⁹ qui en guettent les échos dans les lettres autographes et autres archives du moi, sont parfois très loquaces. L'intime, tel qu'il se vit, se dit, se représente dans les diverses pratiques

égographiques du siècle – lettres, journaux, Mémoires... – est paradoxalement expansif, souvent même bavard. En atteste ne serait-ce que l'explosion des correspondances au XIX^e siècle, aussi bien comme pratique individuelle que comme objet littéraire et phénomène d'édition. Bien étrangers à l'éthique aphasique d'un Flaubert qui plus tard dans le siècle proscrira – sans toujours s'exécuter – toute forme d'égographie (« C'est un de mes principes, qu'il ne faut pas *s'écrire*⁴⁰ »), les pratiquants romantiques du culte de l'intime y cherchent au contraire une expression de soi intensifiée. Champion de l'égotisme conçu tout à la fois comme science et art d'être soi, et auquel il donne même un nom, dérivé du sien – le « beylisme » – le jeune Henri Beyle se félicite dans sa correspondance quasi clandestine avec sa sœur Pauline de cette capacité à se dire que la clôture de la correspondance exacerbe : « Je pense tout haut avec toi⁴¹ », s'extasie-t-il en opposant cette transparence jubilatoire à l'opacité des discours ordinaires : « Avec plusieurs autres je ne dis rien que je ne pense mais avec toi seule je dis tout ce qui me passe par la tête. Je n'ai jamais senti une disposition à cette manière d'être que pour toi⁴². » Leitmotiv de nombreuses correspondances des XVIII^e et XIX^e siècles, cette utopie du tout dire, cet imaginaire d'une parole intime qui transcenderait miraculeusement les limites du dedans et du dehors, du moi et de l'autre. L'idée que l'intimité de la scène épistolaire ou diariste non seulement favorise, mais surtout hyperbolise la « diction de soi », est un lieu commun à bien des épistoliers du siècle. Dans le microcosme intimiste on se libèrerait des contraintes sociales et des inhibitions qui vont de pair, en laissant affleurer à la surface des mots l'être des profondeurs : « Frère de cœur, vous me voyez *toute ici jusqu'à l'intime*, au fond l'être », écrit Eugénie dans son journal adressé comme une lettre à Barbey d'Aurevilly⁴³. Son destinataire est bien fait pour la comprendre, lui qui clame que les lettres sont « *le fond du fond de l'âme* », du moins celles « qu'on écrit dans les négligences de l'intimité et au jet de plume », car elles « sortent plus immédiatement de nous, laissent mieux voir le fond de l'âme, quand on en a, et l'aridité du fond si le fond est aride⁴⁴ ». La topique de la profondeur hante l'imaginaire de l'intime et fait de l'épistolier ou du diariste un mineur qui travaille inlassablement à exhumer ce qu'il appelle son âme. Une quête qui se mène peut-être mieux à deux que seul, et plus aisément dans le dialogisme épistolaire que dans le soliloque diariste. Mademoiselle Leroyer de Chantepie, grande admiratrice de Sand et de Flaubert, perdue dans sa solitude de province, vit chacune de ses lettres à George Sand comme un nouveau pas dans l'exploration de soi accomplie sous l'égide de l'écrivain experte en « science de l'intime » : « Descendons ensemble dans les remplis les plus secrets de ma conscience et cherchons-y la vérité, je vous aiderai en la disant telle que je la sens, telle que je la sais⁴⁵. » On le voit, il y a une dynamique de l'intimisme épistolaire, et la scénographie de l'intime ne se réduit jamais à une simple mise en scène narcissique. Elle fixe en réalité une dramaturgie de l'avènement de soi, que celle-ci relève d'une mystique ou procède d'une démarche volontaire et raisonnée. Pour les uns, la croyance dans les vertus maïeutiques de l'intime est fortement empreinte de religiosité ; c'est le cas de Maurice de Guérin, dont le journal vibre selon les frémissements d'expériences mystiques, notamment de fusion quasi panthéiste avec une nature qui « émeut non seulement la surface de l'âme, mais même ses plus intimes secrets⁴⁶ ». Pour d'autres, l'examen intime se pratique dans le registre de l'exploration physiologique et de la psychopathologie de la vie quotidienne. C'est le cas de Beyle qui veut faire de son journal le « procès verbal de sa manière d'être⁴⁷ » et qui envisage la tenue de ce qu'il appelle un « journal nosographique⁴⁸ », pour étudier sur lui-même les différents symptômes de la passion. Qu'elle soit d'ordre mystique ou qu'elle se prétende scientifique, la conception de l'écriture intime comme processus d'invention de soi est en

général soutenue par un discours axiologique très insistant qui distille ce qu'on appellera une « morale de l'intime ». Cette dimension éthique qui transcende la dimension personnelle anecdotique des pratiques de l'intime est un des points les plus caractéristiques du panorama intimiste du XIX^e siècle.

Morale de l'intime

- 10 S'il est un lieu où l'écriture épistolaire et l'écriture diaristique se rencontrent, c'est dans leur égale propension à se paraphraser et à se gloser. L'intimiste, à la fois spectateur et acteur, ne cesse de jauger et d'évaluer les progrès de son cheminement vers lui-même. Mais quels que soient les résultats de son évaluation il n'a en général jamais de doute sur le pouvoir heuristique de ce « travail de l'intime ». Ce n'est donc pas tout à fait une métaphore que de parler de culte de l'intime au XIX^e siècle : il y a véritablement une religion de l'intime qui a ses dogmes, ses rituels, ses credos. Parmi ceux-là, bien ancrée chez tous les enfants du siècle, la foi inaltérable en la vérité de l'intime : « Hors l'intimité, déclare Barbey, la conversation et la lettre, la Vérité se décolore⁴⁹. » Selon une antinomie qui devient vite un stéréotype, ils opposent à la vaine et trompeuse socialité du monde l'aisance libératoire d'une parole qu'ils pensent, comme Beyle, dépouillée de tous ses simulacres mondains : « Le langage du monde est trompeur ; on fait semblant de céder à un sentiment, on ne cède, en effet, qu'à l'intérêt plus ou moins bien calculé, et on joue la comédie plus ou moins bien⁵⁰. » Tandis que, sur la scène intime, plus de faux-semblant, plus de calcul, mais des mots taillés dans la chair de ses pensées. Parce que les épistoliers, comme les auteurs de Mémoires, écrivent « ordinairement pour *sfogare* », autrement dit pour « déborder leur âme », Beyle, comme bien d'autres, les crédite *a priori* d'une puissance de vérité rarement atteinte dans le texte littéraire⁵¹. Plus que dans ses œuvres, c'est dans sa correspondance qu'on apprend la vérité d'un homme : on ne connaîtra parfaitement Voltaire et Rousseau, écrit-il à Pauline, que lorsque « toutes les lettres qu'ils ont écrites seront publiées », et lorsque les « Mémoires de leurs contemporains le seront aussi⁵² ». Dans l'imaginaire du siècle, l'être intime surpasse définitivement l'homme social : « Nos lettres ! c'est donc Nous et le mieux de Nous⁵³ », déclare péremptoirement Barbey d'Aurevilly dans une lettre à Trebutien. De là naît la posture volontiers « antisociale » dans laquelle se campe l'intimiste : « J'entre dans le monde avec une secrète horreur » écrit Maurice de Guérin⁵⁴. De là encore, la perception de la sphère de l'intime comme l'envers pacifié et consolateur du monde tel qu'il est : « La vie intime m'a dédommagée de mon isolement social », écrit George Sand dans *Histoire de ma vie*. De cette posture de retrait découle enfin la prise de conscience d'une dissidence que la pratique de l'écriture intime suscite et exacerbe et qui peut mener l'intimiste à faire sécession d'avec le monde. C'est cette logique de la dissidence que l'on perçoit dans ces propos de Manon Phlipon à son amie : « Nous avons pris ensemble une manière d'être étrangère à l'ordre commun et au cercle où nous vivons [...]. Sans doute deux âmes honnêtes ne peuvent se rapprocher par une *liaison intime*, sans fortifier les inclinations qui les différencient toujours du plus grand nombre⁵⁵. »
- 11 Les épistoliers du XIX^e siècle le diront autrement : l'intime est un creuset identitaire, le lieu où devenir soi. Cependant, aussi individuelle et idiosyncrasique soit-elle, la vérité qui se manifeste dans le laboratoire de l'intime reste affectée d'une valeur universelle. Comme le suggère la définition de Baudelaire, le siècle romantique est précisément celui qui a voulu penser l'universalité de l'intime⁵⁶ : « Qui dit romantisme dit art moderne,

c'est-à-dire intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini, exprimées par tous les moyens que contiennent les arts⁵⁷. » Celui qui met son cœur à nu tend aussi un miroir à son semblable, son frère... Sensible dans les grands recueils poétiques du siècle où il se module dans le lyrisme impersonnel de romances sans paroles et autres ariettes de toutes les lyres, ce sentiment de l'universalité de l'intime est aussi à l'œuvre chez certains romanciers du siècle qui ont voulu se faire les nouveaux historiens de ce microcosme intime. Chacun à sa façon défend et exploite la valeur épistémologique de l'intime, comme George Sand qui postule dans *Histoire de ma vie* que « l'humanité a son histoire intime dans chaque homme », ce qui rend à ses yeux la publicité de l'intime non seulement légitime, mais surtout désirable parce que féconde pour la communauté. Il y a bien pour elle une exemplarité de l'intime et, partant, une pédagogie de l'intime dont elle se réclame dans son travail de mémorialiste : « Il y a encore un genre de travail personnel qui a été plus rarement accompli, et qui, selon moi, a une utilité tout aussi grande, c'est celui qui consiste à raconter la vie intérieure, la vie de l'âme, c'est-à-dire l'histoire de son propre esprit et de son propre cœur en vue d'un enseignement fraternel⁵⁸. » Plus sociologues que moralistes, les Goncourt vont de leur côté fonder leur œuvre d'historiens-romanciers sur cette épistémè de l'intime. En taillant leurs romans dans la toile de ces « documents humains » que sont par exemple les lettres autographes, c'est une nouvelle histoire qu'ils veulent inventer, ce qu'ils appellent « l'histoire intime », autrement dit « le roman vrai que la postérité appellera peut-être un jour l'histoire humaine⁵⁹. »

- 12 Mais au-delà de ces diverses fonctions qui légitiment l'intérêt porté à l'intime et fondent son exemplarité et sa valeur morale, il semble que son sacre, au XIX^e siècle, s'opère plus encore sur le plan de l'esthétique que sur celui de l'éthique, sauf à considérer que celle-ci mène à celle-là. Malgré le discours critique qui prévaut jusqu'à la fin du siècle et qui ne cessera d'exalter dans l'écriture intime les manifestations d'un naturel, d'une naïveté de premier jet que la littérature ignore et peut tout au plus imiter, les écrits intimes brillent comme des pépites d'or brut. Par l'effet d'un nouveau paradoxe critique, l'écrit intime, censé *a priori* ignorer toutes les finesses de l'art d'écrire, va s'ériger en valeur absolue poétique. Contre les fallacieuses séductions de la rhétorique littéraire, beaucoup comme Barbey d'Aurevilly vont exalter la fraîcheur sans tricherie de cette littérature presque sans littérature où « rien de l'art d'écrire, rien du sentiment de l'écrivain⁶⁰ » ne transparait. Grand officiant du culte de cette littérature de l'intime – « la littérature épistolaire » – qu'il baptise de l'heureux mot-valise d'« épistolature⁶¹ », Barbey hisse ses propres lettres au sommet de sa création : « Le meilleur de moi est dans ces lettres, où je parle ma vraie langue en me fichant de tous les publics⁶². » La plus-value poétique de l'écrit intime naîtrait de cette fidélité à soi qui n'advient qu'au plus profond de la recollection intérieure. Et cette intimité avec soi et pour soi fonde un nouveau sublime, dont Beyle explique ainsi l'émergence :

Plus on creuse avant dans son âme, plus on ose exprimer une pensée plus secrète, plus on tremble lorsqu'elle est écrite ; elle paraît étrange et c'est cette étrangeté qui fait son mérite. C'est pour cela qu'elle est originale et si d'ailleurs elle est vraie, si vos paroles copient bien ce que vous sentez elle est sublime⁶³.

La parole intime, l'intime en mots, c'est en quelque sorte « le palais dans le labyrinthe », pour reprendre la métaphore qu'Eugénie de Guérin tendait à Barbey d'Aurevilly⁶⁴. L'image dit assez de quelle idéalisation éblouie l'intime est alors l'objet. Certes, au cours du siècle, et plus encore après, le palais va peu à peu se lézarder et s'enténébrer. Aux harmonies sérapiques qui ont fait vibrer les contemporains d'Eugénie et de Maurice de

Guérin, ces archanges de l'intime, vont succéder des chants plus discordants. À la fin du siècle, des poètes de sept ans se feront les pourfendeurs de cet intime trop lacté : « [...] votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse⁶⁵. » La métaphore semble alors vaciller : c'est le labyrinthe dorénavant qui se love au cœur d'un palais en ruines où rôde, effrayante, l'« hydre intime sans gueules⁶⁶ ».

Pour une histoire culturelle de l'intime au XIX^e siècle

- 13 Une histoire de l'intime au XIX^e siècle peut-elle se contenter d'historiser les seules pratiques ? Si c'est bien d'abord le mouvement passionné, impatient, solipsiste de l'écriture de soi en ses diverses formes qu'il convient d'avoir en vue, pour qu'une telle histoire soit complète ne faut-il pas aussi *regarder en face* : du côté de la *réception*, mais aussi et d'abord du côté de l'*édition* et, plus généralement, du côté des *représentations* ? Quand, comment, par qui, ces écritures intimes multiples que le siècle essaye, dans l'intimité du *chacun pour soi*, en tournant le dos au public⁶⁷, sont-elles lues, jugées, mais d'abord sorties de la sphère intime, éditées, offertes à la *publicité* ? Comment, d'*intus et in cute*, accèdent-elles à certaine forme de socialité et d'historicité ? Comment deviennent-elles un fait collectif, justiciable d'une « histoire culturelle » – et non seulement d'une histoire des sensibilités ou d'une histoire des pratiques d'écriture ? Qui fait quoi, et à quelle date, en matière d'édition mais aussi de légitimation et d'utilisation des « Mémoires et Correspondances » ? Quels éditeurs, quels préfaciers, quels critiques ? et avec quel discours d'ensemble ? Qui dit quoi, à quel moment, sur les *Mémoires* de Byron, sur le *Journal* d'Eugénie de Guérin, sur la correspondance de Balzac ? Mais surtout quelle estime globale a-t-on, en 1804 (*Oberman*), en 1835 (*Brulard*), en 1849 (*Mémoires d'outre-tombe*), en 1855 (*Reliquiae* d'Eugénie de Guérin), en 1883 (*Fragments du journal intime* d'Amiel⁶⁸) des diverses facettes de l'écriture intime ? Comment organise-t-on, classe-t-on, mais d'abord nomme-t-on, aux divers moments du siècle, les divers satellites de la nébuleuse intime ? Quand et comment se forme une *légende de l'intime* qui accompagne, à quelque distance chronologique, les idiosyncrasiques impulsions d'écriture de soi ? Après l'intime comme pratique, l'intime donc comme cadre mental, mais aussi comme univers. Car si *siècle de l'intime* il y a, c'est non seulement en raison de l'affluence des essais divers en la matière, mais aussi de la production livresque qu'ils engendrent, et du discours constant que le siècle tient sur eux. Discours qui, entre autres vertus, a celle de les faire *tenir ensemble*, et auquel collaborent les critiques, les éditeurs, mais aussi les « intimistes » eux-mêmes, n'ayant de cesse de comprendre et de légitimer leur pratique, en remettant sur le métier *leur pacte* d'écriture intime, mais aussi en se tenant au courant des autres essais en la matière, de manière à se constituer une *culture de l'intime* : Brulard écrivant contre Marmontel et Chateaubriand, avec Madame Roland comme lectrice idéale, Eugénie lisant saint Augustin, Philarète Chasles élisant pour sœur Madame de Staal-Delaunay, et chacun avec Rousseau dans le paysage, souvent comme repoussoir (Chateaubriand, Sand, Vigny, Quinet). L'intime, donc, comme activité toujours-déjà médiatisée, comme affaire d'imitation, et donc susceptible de modes. Non plus « chambre à soi » mais chambre d'échos.

Le mot

- 14 Le XIX^e siècle est-il le siècle de l'intime ? La réponse est oui, si l'on se fie ne serait-ce qu'au déploiement sans précédent du mot, et des réalités à la fois sensibles et textuelles qu'il aime. Mais qu'on ne croie pas pourtant que, dès l'an de grâce 1800 et jusqu'à l'an de grâce 1900, sans faille ni évolution, la chose soit jugée et entendue. Avant 1830, peu de choses. Et lorsque le mot est saisi d'une première ferveur, vers 1831-1834, ce n'est pas pour désigner des journaux ou des autobiographies qu'on y a recours, mais des romans et des poésies. La notion de « roman intime », que lance Sainte-Beuve en 1832⁶⁹, et la notion de « poésie intime », qui date des mêmes années⁷⁰, donnent lieu tout aussitôt à une catégorisation en termes d'école littéraire. On parle de l'« école intime », de « littérature intime », qu'on oppose (Sand, Sainte-Beuve, Planche) à « l'école visible⁷¹ », et au romantisme « artiste », plasticien, réputé sans âme, de Victor Hugo. Avant de caractériser tardivement des écrits personnels au sens strict, l'intime sert ainsi à désigner une inspiration littéraire tout à la fois prosaïque et intérieure, à l'image des Lakistes anglais, dont Sainte-Beuve se fait à la fois l'imitateur et l'introduit⁷². Pendant une longue moitié du siècle, le paysage intime est formé bien plus par des écrits fictionnels (romans personnels, poésies intimes) que par des autobiographies et des journaux.
- 15 Si le mot « intime » est présent et actif très tôt, ce n'est pourtant qu'assez tard qu'il devient un mot fanion propre à être exhibé dans les titres d'ouvrage, à titre d'argument de vente. Ce n'est que des années 1880-1890 que date véritablement la très grande vogue des produits d'édition sériels qui portent l'estampille « intime » ; et ce n'est pas d'abord pour des écrits de nature autobiographique qu'on l'arbore, mais pour des productions d'un atelier parallèle, sans cesse interférant en ces années-là (et dont il convient donc de tenir grand compte...) : l'atelier biographique. Précurseurs en la matière, les *Portraits intimes du xviii^e siècle* des frères Goncourt (1858), le *Portrait intime de Balzac* d'Edmond Werdet (1859⁷³). Sur le même auteur, le *Balzac intime* de Léon Gozlan (1886⁷⁴), s'inscrit, lui, dans une série plus tardive de titres formés sur le modèle : *nom propre (d'écrivain ou d'homme célèbre)* plus *adjectif « intime »*. Série biographique qui semble n'avoir commencé que l'année précédente, par le *Victor Hugo intime* d'Alfred Asseline (1885), et que continuent un *Heine intime* en 1893, un *Napoléon intime* la même année, un *Lamennais intime* en 1897, le *Charles Baudelaire intime* de Nadar en 1911⁷⁵, etc. Mais le signe que, dès les années 1860, le mot « intime » connaît une grande faveur marchande, c'est qu'il sert aussi d'estampille à des produits éditoriaux divers : correspondances et lettres dites intimes⁷⁶, mais aussi littérature panoramique (Henri Pène, *Paris intime*, 1858), Salons (Zacharias Astruc, *Le Salon intime*, 1863), nouvelles⁷⁷, poésies⁷⁸, contes (les *Contes intimes* d'André Theuriet, 1889, préfacier – en vers – de la première édition du *Journal* de Marie Bashkirtseff l'année suivante : effet, entre tant d'autres, de la « chambre d'échos »).
- 16 Plus long encore est à s'établir le lien entre *intime* et *écriture intime* au sens strict, et donc aussi la notion même de *Journal intime*. Chose d'autant plus surprenante qu'elle est à nos yeux marquée de *dix-neuviémité* (on a tendance à lui préférer celle de « journal personnel »). Mais si l'on en juge par la base *Opale*, les premières manifestations de la notion sont là aussi tardives. Première apparition en position de titre en 1858 : non pas pour l'édition d'un écrit diariste, mais dans le titre d'un ouvrage consacré à l'un d'entre eux : le *Journal intime* de Maine de Biran⁷⁹, dont des extraits ont été édités l'année précédente – mais pas sous ce titre⁸⁰ –, par Ernest Naville⁸¹. Si l'on suit la chronologie, et

qu'on néglige deux occurrences erratiques (1871⁸², 1879⁸³), il faut attendre la publication des *Fragments d'un journal intime* d'Amiel, par Edmond Scherer, en 1883, pour trouver enfin la formule complète sur la page de titre d'un écrit diariste publié⁸⁴. Suivront bientôt, comme dans la foulée, l'ainsi nommé *Journal intime* de Rétif de la Bretonne (1889)⁸⁵, les *Fragments de journal intime* d'Edmond Géraud (1892)⁸⁶, le *Journal intime* de Benjamin Constant (1895), celui de Cuvillier-Fleury (1900-1903), celui de Monseigneur Dupanloup (1902), etc.

- 17 Certes, il est aisé de remonter cette chronologie plus haut si, au lieu de la formule complète, on se contente de la mention générique « Journal ». Mais là aussi, remarquons le relatif retard du siècle à donner statut éditorial à de tels objets, et donc aussi à les voir en état de devenir l'objet d'un discours critique. Rien ou presque à se mettre sous la dent avant le *Journal* d'Eugénie de Guérin (1862⁸⁷), qui lui-même ne paraît pas d'abord, mais précédé d'un *Reliquiae* de nature principalement épistolaire (1855). Alors que l'écriture diariste est très intense, depuis le début du siècle, avec des pionniers tels que Beyle (1801), Constant (1804), Michelet (1820), Barbey d'Aurevilly (1834), les Guérin, si l'on considère ce qu'un Sainte-Beuve a dans son champ de vision, on ne trouve que des objets d'un autre âge, souvent mêlés par les éditions qu'il en commente à des Mémoires et des correspondances : *Mémoires et correspondance de Madame d'Épinay* (10 juin 1850⁸⁸), *Journal du marquis de Dangeau* (25 septembre 1854), *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson* (20 juin 1859), *Journal de Casaubon* (30 juillet 1860), *Journal et Mémoires de Mathieu Marais* (24 octobre 1864), etc. Soit – mis à part Eugénie de Guérin⁸⁹ et Benjamin Constant⁹⁰ – des textes assez peu caractéristiques des pratiques de l'écriture intime contemporaine, qui, quant à elles, ne deviendront visibles – et donc pensables – que peu à peu. Chose dont Sainte-Beuve a du moins conscience, attendant avec émoi les premières éditions de Mémoires du XIX^e siècle⁹¹, comme Lanson attendra avec espoir les éditions de ses « correspondances intimes⁹² ».
- 18 En revanche, dès que le courant est lancé, diminue de manière rapide l'écart entre date de début du journal intime et date de publication : un siècle presque pour Beyle (1801-1888) ou Constant (1804-1895), une trentaine d'années pour Eugénie et Maurice de Guérin, une vingtaine d'années à peine pour Marie Bashkirtseff (1873-1887) ou pour Marie Leneru (1896-1922). Notons aussi parmi les conséquences éditoriales immédiates, de l'effet-Eugénie : la publication sous le titre flamboyant de *Journal d'un poète*, de « fragments divers⁹³ » de Vigny par Louis Ratisbonne, en 1867. Mais, à cette date, c'est une vingtaine d'années encore qu'il faut attendre pour que le journal intime devienne un véritable phénomène éditorial, dans les vingt dernières années du siècle.

Le mélange des genres

- 19 Une autre caractéristique du siècle de l'intime est qu'il mélange allègrement les diverses formes. Mélange au plan des pratiques : les divers « écrivains d'intime » pratiquent souvent plusieurs genres conjoints – journal, Mémoires, correspondances, carnets, autoportraits, « caractères », « pensées », « souvenirs », « Memoranda », « confidences », « esquisses » (Sand : *Sketches and Hints*), « conversations » (*Conversations de Lord Byron*, 1833), « entretiens » (*Entretiens de Goethe et d'Eckermann*, 1862), poèmes, romans intimes, rêveries, fictions, etc. Mais mélange aussi au plan de l'édition : les livres qui paraissent – et ont du succès – mêlent les produits de l'atelier intime, et font valser les étiquettes. Et donc mélange aussi au plan de la réception : les divers pans de l'écriture intime se voient souvent confondus par les critiques.

- 20 C'est un trait, en effet, de l'écriture intime du siècle, et plus encore en ses débuts, qu'un véritable syncrétisme en matière de genres. Si fort est le désir d'intime que les formes propres à lui servir d'expression se bousculent, s'influencent réciproquement, s'enchevêtrent : d'autant qu'elles sont encore en état de genèse, loin d'être normées, différenciées. Point encore de Philippe Lejeune à l'horizon... Et l'édition suit, qui souvent présente les produits intimes sous forme de recueils mixant les divers genres.
- 21 Journal et correspondance, qui constituent les deux pôles complémentaires de l'écriture de soi au jour le jour, s'écrivent sur des lignes parallèles, aussi bien chez Manon Phlipon, chez Beyle, chez Michelet, chez les Guérin, que chez Barbey d'Aurevilly. Accompagnant le développement de l'écriture diariste, et souvent même la précédant, se dégage ainsi un véritable « intimisme épistolaire⁹⁴ », qui rompt avec les pratiques de sociabilité traditionnellement attachées à la lettre. Et l'édition, tout comme la critique, tendent elles aussi à mettre sur le même plan ces deux pratiques. C'est vrai pour les Guérin, dont lettres et journal paraissent d'abord conjoints, avant de faire l'objet de volumes séparés, le succès venant. Le premier volume de la série, les *Reliquiae* d'Eugénie (1855), donne un statut de *Memoranda* à trois séries de lettres, adressées à Maurice, à Barbey d'Aurevilly, et à Hyppolite de la Morvonnais⁹⁵. Lettre et Journal sont sentis si proches qu'on n'hésite pas à les prendre l'un pour l'autre. C'est ce qui a lieu pour diverses correspondances qui, lorsque la mode éditoriale du Journal déferle, se voient structurées et proposées comme telles. Ainsi du prétendu *Journal intime* du poète Évariste Boulay-Paty qui est constitué exclusivement d'une série de lettres à un même destinataire⁹⁶. Ainsi du tout aussi prétendu *Journal de jeunesse* de Francisque Sarcey : ce qui n'empêche pas le préfacier de déclarer que ce sont en effet de « vrais petits Mémoires, ces Lettres, qui nous introduisent d'abord au cœur de l'École Normale dans la période 1848-1851⁹⁷ » : confondant ainsi les trois genres mentionnés.
- 22 Plus loin, en revanche, le même préfacier tend à mettre ces lettres-Journal plus haut que les *Souvenirs* du même Sarcey, car il y « trouve le charme unique de ces documents de famille, portrait, dessin, photographie, dont on n'avait qu'une vague souvenance, et qui, tout d'un coup, remis en lumière, vous rendent dans sa vivante expression une physionomie aimée⁹⁸ ». Comparaison moderniste qu'on retrouve dans le titre d'un recueil de lettres d'Eugène Sue, publié après sa mort par son amie, Marie de Solms : *Eugène Sue photographié par lui-même, fragments de correspondance non interrompue de 1853 au 1^{er} août 1857 avant-veille de sa mort, publiés par Madame Marie de Solms, née Bonaparte-Wyse*, Genève, L. Sabot, 1858.
- 23 Malgré la plus grande distance structurelle qui les sépare, écriture diariste et écriture autobiographique font elles aussi bloc. C'est d'un même élan natif que chez Michelet ou chez Vigny se dégagent les deux projets : *Mémorial* et *Journal de jeunesse* chez le premier⁹⁹ « Mémoires et journal¹⁰⁰ » chez le second. Chez Chateaubriand, la tendance constante à jouer sur la double temporalité : *temps du vécu/temps du récit*, immisce des effets de journal dans l'autobiographie. Ce qui est plus sensible encore dans la quatrième partie, écrite en courant la poste, à faible distance du vécu. Autre signe parmi d'autres de ce lien : lorsque Stendhal se met à écrire *Brulard* (1832-1836), il en parle non comme d'une autobiographie (le mot n'existe pas encore¹⁰¹, et n'apparaîtra pour lui en position de titre que lors de l'édition tardive de ce livre par Casimir Stryenski, en 1890¹⁰²), mais comme d'un « véridique journal¹⁰³ ».
- 24 Le reflet éditorial d'une telle pratique se retrouve dans des objets de librairie qui mêlent journal, pensées, fragments et autobiographie : ainsi pour les *Mémoires et journal sur la vie*

et les ouvrages de Bossuet de l'abbé Le Dieu¹⁰⁴ ; ainsi pour ce que nous appelons les « carnets » de Joseph Joubert¹⁰⁵ tout comme pour Louise Ackermann, pour laquelle le mot d'« autobiographie » est déjà au rendez-vous¹⁰⁶. Et le couplage des deux genres est aussi rendu sensible, entre autres, par la date rapprochée de l'édition posthume du *Journal* de Stendhal (1888) et de sa *Vie de Henry Brulard* (1890) : par le même éditeur et dans le même élan. Phénomène qu'on retrouve dans les mêmes années pour le *Journal* (1884-1887), puis les lettres (1891) de Marie Bashkirtseff.

- 25 De même, correspondance et Mémoires s'additionnent et interfèrent. Les documents épistolaires s'étalent dans les *Mémoires* de Byron (1830), dans les *Mémoires d'outre-tombe* (1848-1850), comme dans *Histoire de ma vie* (1854). Chez Sand, qui se fait appeler au couvent Mademoiselle *Calepin*, en raison de sa propension à noter pensées et réflexions intimes¹⁰⁷, la fibre autobiographique se manifeste d'abord dans des lettres (1821-1825), où elle formule une « histoire de sa vie » bien avant qu'elle ne passe à la rédaction de ses *Mémoires* (1854). Vu de l'observatoire éditorial, le phénomène se retrouve. En page de titre¹⁰⁸ tout comme sous la plume des critiques, la formule figée « Mémoires et correspondances » manifeste le lien d'intimité évident que les contemporains tissent entre ces deux genres, soit que lettres et Mémoires soit véritablement additionnés, soit que les lettres soient lues comme tenant lieu de Mémoires. C'est ce qui est arrivé au roman par lettres de Madame d'Épinay (*Histoire de Mme de Montbrillant*), édité en 1818, par deux maisons concurrentes, comme constituant ses *Mémoires*, et longtemps reçu comme tel par la critique. Confusion légitimée d'avance par Madame d'Épinay : « Dans l'absence, on s'écrit ; c'est une occupation douce lorsqu'on peut confier à un ami l'histoire de sa vie ; car, pour peu qu'on ait une suite de lettres détaillées, cela devient réellement l'histoire de sa vie¹⁰⁹. »
- 26 Mais ce qui caractérise plus encore le siècle, c'est le lien qui se fait, depuis Madame de Staël éditrice des *Pensées du prince de Ligne* (1809), et surtout depuis Sainte-Beuve lecteur de la correspondance de Diderot (1830-1831¹¹⁰), entre correspondance et biographie. C'est un amour intéressé de critique biographiste que, dès le début des années 1830, Sainte-Beuve porte aux correspondances, que ce soient celles de Diderot, d'Eugénie de Guérin, de Léopold Robert¹¹¹, de Marceline Desbordes-Valmore¹¹², de Proudhon¹¹³, mais aussi de Madame de Sévigné (1862¹¹⁴), de Madame de Maintenon, de Voltaire, de Marie-Antoinette ou de Frédéric II. Amour préhensif et, fervent que continuent à leur manière Lamartine, Barbey d'Aurevilly, les Goncourt dont les *Portraits intimes du XVIII^e siècle* préludent par un hymne exalté aux « autographes » épistolaires¹¹⁵. Le lien *correspondance-biographie* est si naturel que les titres de livre s'étayaient sur lui, se construisent sur leur dialogue. L'ensemble *vie-œuvre* qui se constitue alors comme norme critique, universitaire et éditoriale ne peut se concevoir sans le médium épistolaire, comme en témoignent des titres d'ouvrages faits sur le même patron¹¹⁶. Biographes et critiques puisent sans compter dans le carton aux correspondances, tandis que les correspondances elles-mêmes ne sont jamais publiées en tant que telles, mais introduites par un avant-propos de nature biographique¹¹⁷, voire structurées et interrompues par une trame de cet ordre. Ainsi pour l'édition de la *Correspondance* de Victor Cousin par Barthélemy Saint-Hilaire (1895¹¹⁸), ou pour celle de Taine (1904-1907¹¹⁹), où les lettres ne sont citées que pour illustrer un constant récit biographico-critique qui sélectionne et structure la matière épistolaire en suivant les impérieuses exigences de Taine : minimiser la part de l'intime, insister sur sa biographie intellectuelle. Ainsi, les correspondances ne sont-elles pas livrées en tant que telles, mais choisies, filtrées en fonction de divers critères

(bienséances familiales, censure éditoriale, idéologie de l'intime¹²⁰, etc.), mais aussi pourvues de leur mode d'emploi critique. Comme l'avoue Sainte-Beuve au détour d'une formule, les correspondances sont les « pièces justificatives d'une biographie¹²¹ ».

27 Cette prééminence indiscreète du cadre biographique et critique se retrouve pour ce qui concerne l'ensemble des produits éditoriaux intimes du siècle. On ne les lâche pas sans caution, critique ou morale ; et point sans le garde-fou d'une introduction. Quand tel n'est pas le cas, Sainte-Beuve proteste¹²². Ce sont des objets qui ne peuvent voir le jour en tant que tels, dans leur singularité native, mais *doublés* : autorisés et chaperonnés par un préfacier allographe, membre de la famille, exécuteur testamentaire, écrivain reconnu ou critique, et parfois même par plusieurs de ces instances-relais. Ainsi pour les Guérin, le couple initial formé par Trebutien et Barbey, que vient compléter ensuite la caution critique de Sainte-Beuve, sans oublier la médiation pieuse de la sœur, Marie. Caution familiale, explicitement mentionnée par Trebutien jusque dans le titre d'une des publications. C'est là un mode de légitimation qu'on retrouve dans les éditions d'écrits intimes et de « souvenirs » faites par une pieuse auxiliaire (sœur, fille ou veuve). Laure Surville, on l'a vu, mais aussi :

- Mennessier-Nodier, Marie, *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier, Paris, Didier, 1867, in-12, 370 p.
- Flaubert, Gustave, *Correspondance* [Précédée de *Souvenirs intimes* par Madame Caroline Commanville], Paris, G. Charpentier, 1887-1893, 4 vol. in-12.
- Lamartine, Alphonse de, *Correspondance de Lamartine, publiée par Mme Valentine de Lamartine*, Paris, Hachette, Furne, Jouvot et C^{ie}, 1873-1875, 6 vol. in-8°.
- Bary, Émile-Louis-François, *Les Cahiers d'un rhétoricien de 1815*, publiés par Madame Louise Ch.-G., née Bary, avec une préface de Francisque Sarcey, Paris, Hachette, 1890, in-16, xxv-238 p.

28 Quand l'introduitateur est un écrivain ou un critique, se dessinent des couples *intimiste/préfacier attiré* : Joubert / Raynal¹²³, Alfieri / Latour¹²⁴, Biran / Naville¹²⁵, Mérimée / Taine¹²⁶, Jacquemont / Mérimée¹²⁷). Se dégagent ainsi de véritables spécialistes éditoriaux de la notice pour écrits intimes, souvent eux-mêmes intimistes ou ex-intimistes : Sainte-Beuve, au premier chef, mais aussi George Sand¹²⁸, Antoine de Latour¹²⁹, Saint-René Taillandier¹³⁰, les Goncourt¹³¹, et, à la fin du siècle, Maupassant¹³² et Bourget¹³³, lui-même intimiste, en vers et en prose, mais aussi grand critique « psychologique » déclaré. Revanche posthume des biographes sur les autobiographes, qui ont souvent justifié leur recours à l'autobiographie par leur souci de corriger les erreurs de leurs biographes (Chateaubriand, Vigny, Sand, Berlioz¹³⁴).

Le discours sur l'intime

- 29 Ces diverses pratiques d'intimité, tant personnelles qu'éditoriales, s'étaient alors sur un discours sur l'intime, qui a pour supports principaux l'appareil préfacier des éditions, les jugements des critiques dont la fibre intime est forte (Sainte-Beuve, Barbey d'Aureville) mais aussi le métadiscours des intimistes eux-mêmes. Un tel discours porte à la fois sur le *genre* des textes intimes, sur leur *valeur* littéraire et morale et sur leur inscription dans l'*histoire*.
- 30 Le syncrétisme ambiant fait que les distinctions de genre retiennent peu les critiques. Mémoires, correspondances, journaux, mais aussi romans et poésies intimes forment un vaste ensemble aux contours flous. En l'absence d'écrits intimes factuels en assez grand

nombre dans le paysage éditorial jusqu'au milieu du siècle, prime est donnée aux fictions : René, Oberman, Childe-Harold, Joseph Delorme, Louis Lambert, Volupté, La Confession d'un enfant du siècle, Lélia, qu'on lit ordinairement sans trop de précaution comme confidences intimes à peine voilées – auxquelles il arrive qu'on donne le nom de « biographie¹³⁵ ». L'intime est ainsi traité comme un pan – nouveau – de la littérature, mais aussi, sans qu'il y ait contradiction, comme une non-littérature qui est aussi une autre littérature, plus vraie, plus sensible que l'autre, l'institutionnelle¹³⁶. Ce privilège de l'intime fictionnalisé et littérisé fonctionne encore lorsque le jeune Flaubert, qui rêve alors d'écrire ses Mémoires, commence sa carrière littéraire par des fictions de soi : *Mémoires d'un fou* (1838), *Novembre* (1841-1842), et des bribes de journal : *Agonies*, *Angoisses* (1836-1838), *Souvenirs, notes et pensées intimes* (1840-1841).

- 31 Mises à part ces fictions intimes, comme les journaux publiés font longtemps défaut, le paysage de la littérature intime est principalement constitué de deux piliers : « Mémoires et Correspondances », auxquels s'adjoignent plus rarement les Journaux. Comme cette littérature-là est communément lue en vertu de sa rentabilité biographique, on empile dans un même ensemble « ces genres un peu secondaires (*Journaux, Correspondances, Mémoires*), qui tiennent à la société et au train même de la vie¹³⁷ » : genres dont, nous dit Sainte-Beuve, « la littérature française est bien riche », et qui ont la vertu d'éclairer « sous un jour intérieur » l'histoire sociale. Voici donc l'intime doublement traité : sur le plan des genres, remisé vers le bas de la hiérarchie du Parnasse, mis en position « un peu » secondaire ; en revanche, sur le plan de l'usage historique et psychologique qu'on peut en faire, considéré comme fort utile, et comme méritant donc d'être revalorisé. L'intime en bloc : car rares les moments où Sainte-Beuve esquisse une différenciation entre Mémoires et correspondances, considérées comme écrits personnels journaliers, et donc plus authentiques que les Mémoires, rédigés *a posteriori*¹³⁸. Et quant à la juste différenciation entre *Mémoires* (historiques) et *autobiographie* (plus personnelle) que propose en 1833 *l'Encyclopédie des gens du monde* en son article « Autobiographie¹³⁹ », il s'agit à cette date d'un *hapax*, qui mettra trente ans encore à être confirmé par l'article « Autobiographie » du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1866). Pierre Larousse y prend acte de la promotion du mot « autobiographie » venu d'outre-Manche, pour désigner des Mémoires « qui se rapportent beaucoup plus aux hommes qu'aux événements auxquels ils ont été liés¹⁴⁰ ». Et ce n'est aussi que de la même époque, on l'a vu, que datent les premières publications ayant recours au mot « autobiographie » dans leur titre.
- 32 Si manquent les distinctions de genre, manque aussi jusqu'à une date assez tardive une formule, une expression consacrée pour désigner en bloc l'écriture intime. Sainte-Beuve et les autres critiques procèdent ordinairement, on l'a vu, de manière énumérative. C'est l'année 1888 qu'il faut attendre pour cette véritable révolution : l'apparition, sous la plume de Brunetière, de la notion de « littérature personnelle¹⁴¹ ». Ce qui a lieu dans un article qui marque irritation et hostilité contre des publications en rafale : *Journal d'Amiel* (1883¹⁴²), *Journal de Marie Bashkirtseff* (1884-1887¹⁴³), *Journal des Goncourt*¹⁴⁴, « confessions » du « trop fameux Jules Vallès¹⁴⁵ ». Tout comme Sainte-Beuve, quelques décennies plus tôt, Brunetière voit là une tradition bien française, mais d'autant plus condamnable selon lui au pays de Pascal et de La Rochefoucauld, mais il se plaint aussi d'une mode envahissante :

[...] il faut convenir que jamais, à aucune époque, de ces Journaux et de ces Mémoires, on n'en avait tant vu paraître que dans ces dernières années ou dans ces derniers mois. [...] Tout le monde sait en effet que, depuis quelque temps, il n'est

bruit parmi nous que de Mémoires, de Journaux et de Correspondances. On dirait que nos auteurs, après avoir parcouru le monde, n'y ayant rien trouvé de plus intéressant qu'eux-mêmes, n'imaginent pas aussi qu'il y ait rien de plus curieux pour nous.

De là, chez lui, comme chez bien d'autres critiques du temps, conjonction d'un jugement de valeur et d'une vision historique.

- 33 Côté jugement de valeur, un véritable débat sur l'intime s'est institué dès le début du siècle, entre partisans et adversaires : d'abord à propos de Rousseau et de la tradition qu'il institue ; puis, à partir des débuts du Sainte-Beuve critique (1829), à propos des correspondances et des Mémoires dits « particuliers » ou « intimes¹⁴⁶ ». D'un côté, les Staël, les Sainte-Beuve, les Lamartine, les Goncourt, les Barbey, qui y vont de leurs déclarations d'amour envers les correspondances, les « vrais mémoires des vrais grands hommes¹⁴⁷ » et les écrits intimes en général, et qui y cherchent des documents historiques et psychologiques, mais aussi une littérature neuve, plus sensible, moins conventionnelle. De l'autre, les adversaires de la « littérature personnelle », assez rares avant 1850, mais qui se manifestent ensuite de plus en plus, à la faveur de l'antimantisme ambiant : un Flaubert, mais aussi un Lautrémont ; et plus encore lorsque, comme chez Brunetière, la chose s'étaye sur un rejet à fondement néo-classique de la poésie intime¹⁴⁸ comme de la « critique impressionniste¹⁴⁹ ». Mais, faute de place, l'analyse sera à en reprendre une autre fois...
- 34 Enfin, parmi les prolongements que cette étude doit aussi laisser dans l'ombre, il y a la dimension historique. Restera à proposer une histoire chronologique par grandes périodes de la montée en puissance de la littérature personnelle : 1800-1830 ; 1830-1848 ; 1848-1880 ; 1880-1914, mais aussi des jugements des contemporains sur les progrès de la « mode » intime.
- 35 En la matière, le point d'aboutissement pourrait être l'article déjà mentionné de Brunetière (1888), mais déjà tel jugement publié par Gustave Vapereau en 1864¹⁵⁰, et si l'on préfère regarder plutôt vers l'avenir, celui de Paul Bourget sur « La maladie du journal intime¹⁵¹ » (1921). Quant au point de départ, il pourrait être cherché du côté de ce que le *Mercur de France* du début du siècle dit de la mode intime alors déjà à l'œuvre (« Les correspondances familiales, les mémoires particuliers sont fort à la mode¹⁵²... »), ou de l'influence ravageuse des *Confessions*. Influence évidente, malgré le « philosophe Rousseau », « mauvais prophète lorsqu'il a écrit que personne ne l'imiterait dans la publication de ses turpitudes » : car « les trois quarts de nos romans du jour ne sont pas autre chose que des confessions mal déguisées¹⁵³ ». Constat que confirme au milieu du siècle Nerval à propos de Rétif : « Le goût des autobiographies, des Mémoires et des confessions ou confidences, – qui, comme une maladie périodique, se rencontre de temps à autre dans notre siècle, – était devenu une fureur dans les dernières années du siècle précédent¹⁵⁴. »
- 36 Parmi les tâches à reprendre, restera donc à substituer à cet aimable « de temps à autre » une chronologie précise du « siècle de l'intime », croisant histoire du sensible, pratiques d'écriture, éditions, réceptions et représentations.

NOTES

1. Daniel Madelénat, *L'Intimisme*, Paris, PUF, coll. « Littératures modernes », 1989, p. 34.
2. « Le fait semble acquis : le XVIII^e siècle aurait inventé l'intime », déclare Jean-Marie Goulemot dans « Tensions et contradictions de l'intime dans les pratiques des Lumières », *Littérales*, « L'Invention de l'intimité au Siècle des Lumières », n° 17, Université Paris X-Nanterre, 1995, p. 13.
3. Célèbre formule qui clôt la brève préface du premier recueil poétique de Hugo : les *Odes et poésies diverses* (1822).
4. Voir Daniel Madelénat, *op. cit.*, p. 19-33. On se reportera également à l'article de Jean Beauverd, « Problématique de l'intime », où l'auteur ébauche une histoire du concept, dans *Intime, intimité, intimisme*, Société des études romantiques, Université de Lille III, Éditions universitaires, 1976. Voir aussi le chapitre « L'Intime » dans Michel Braud, *La Forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2006.
5. Voir Véronique Montémont, « Dans la jungle de l'intime : enquête lexicographique et lexicométrique (1606-2008) », *supra*.
6. Pour reprendre le titre de l'article de Jean Baudrillard, « La sphère enchantée de l'intime », *Autrement*, n° 81, juin 1986, p. 15.
7. Les premiers fragments de son journal sont publiés par Jules Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trébutien, les amis de Maurice de Guérin sous le titre : *Reliquiæ*, Caen, imprimerie de Hardel, 1855.
8. Eugénie de Guérin, *Journal et Fragments* [1855], éd. G.-S. Trébutien, Paris, Didier, 1879, p. 322 (souligné par nous).
9. Sand, par exemple, utilise volontiers cette formule dans *Histoire de ma vie*, où elle s'assigne précisément comme objet de peindre la « vie intime », c'est-à-dire, dit-elle, « la vie intérieure, la vie de l'âme », et d'écrire une « histoire intime » parce que, selon le titre qu'elle donne à un de ses chapitres, « en dehors de l'histoire officielle, il y a une histoire intime des nations ». *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, t. I, éd. établie par G. Lubin, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, p. 71.
10. Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes* [1862], éd. établie par G. S. Trebutien, Paris, Didier, 1868, p. 62 (souligné par nous).
11. Stendhal, *Correspondance générale*, t. II, éd. V. Del Litto, Paris, Librairie Honoré Champion, 1998, p. 409 (à Pauline, mars 1813).
12. Il utilise cette formule pour évoquer son journal intime. Stendhal, *Œuvres intimes*, t. I, éd. établie par V. Del Litto, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 485.
13. J. Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale*, t. IV, 1854-1855, édition établie par Philippe Berthier et Andrée Hirschi, Paris, Les Belles Lettres, Centre de recherches Jacques Petit, coll. « Annales littéraires de l'université de Besançon », 1985-1989, p. 137.
14. « Je n'ai jamais goûté avec autant d'intimité et de recueillement le bonheur de la vie de famille. [...] Tous ces menus détails de la vie intime [...] sont pour moi autant de nuances d'un charme continu qui va se développant d'un bout à l'autre du jour. [...] À tout cela ajoutez enfin les rêves de l'imagination, et vous serez loin encore d'avoir atteint la mesure de toutes ces félicités intimes », Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes, op. cit.*, p. 64.
15. Eugénie de Guérin, *Journal et Fragments, op. cit.*, p. 410.
16. C'est ce qu'il écrit à propos des Lettres d'Eugénie de Guérin, *Cours familial de littérature*, LXXXVIII^e entretien, 1863, p. 229.

17. Eugénie de Guérin, *Journal et Fragments*, op. cit., p. 204.
18. George Sand, *Histoire de ma vie. Œuvres autobiographiques*, t. II, éd. établie par G. Lubin, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 202.
19. Sand évoque cet abondant courrier reçu dans *Histoire de ma vie*, V^e partie, chap. II, op. cit., p. 186.
20. C'est l'expression qu'utilise un lecteur pour parler du roman de Sand, *Jacques*, qui est à ses yeux un « prodige de science intime », Jean-Paul Kauffmann, Toulouse, 18 juillet 1855, lettre conservée au fonds George Sand de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, sous la cote G. 5737.
21. Juliette de Ribeiro, 10 juillet 1855, BHVP, G. 5755 (souligné par nous).
22. Alexis Marion, 16 mai 1855, BHVP, G. 5745.
23. Selon Daniel Madélnat, Huysmans serait le responsable de ce néologisme. Il l'utilise dans le *Salon de 1879* à propos de Rafaëlli, « un des seuls qui aient compris l'originale beauté de ces lieux si chers aux intimistes », *L'Art moderne*, Paris, Charpentier, 1883, p. 84. Il utilise par ailleurs l'adjectif « intimiste », notamment pour caractériser certains quartiers de Paris.
24. Barbey d'Aurevilly, premier *Memorandum*, 17 août 1836, dans *Œuvres romanesques complètes*, t. II, éd. établie par Jacques Petit, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 740.
25. Voir sur cette question Jean-Marie Goulemot, op. cit., p. 16.
26. « Une lettre de Caro, la chère sœur, qui me parle de toi ; mais pas assez, sans détails, sans intime, sans cela qui fait voir ce qu'on ne voit pas et que fait M. d'Aurevilly. De toutes les lettres aussi les siennes sont les préférées, pleines de toi, et d'un dire qui les rend charmantes », Eugénie de Guérin, *Journal et Fragments*, op. cit., p. 267.
27. C'est un cas de figure assez répandu chez les hommes et chez les femmes au XIX^e siècle. Stendhal, Delacroix, Sand, Marie d'Agoult, Barbey d'Aurevilly, Eugénie et Maurice de Guérin, Jules et Edmond de Goncourt... ont pratiqué assidûment les deux.
28. Sur cette question, voir *Épistolaire*, « Lettre et Journal personnel », n° 32, 2006.
29. Manon Phlipon, *Lettres de Madame Roland*, nouvelle série, t. I, 1767-1777, éd. par Cl. Perroud, Paris, Imprimerie nationale, 1913, p. 224 (à Sophie Cannet, 19 septembre 1774). La suite de la lettre est encore plus explicite : « Je vois bien que la peinture de ma situation est la seule chose dont je sois capable, et je crois qu'un degré d'illusion de plus, ou seulement une place différente, tu n'aurais pas la peine de la lire, car je l'adresserais à quelque génie de ma création, ou à quelque arbre de mes amis sous l'ombre duquel je me reposerais. »
30. Stendhal, *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 134 (à Pauline, 11 mai 1804). Souligné par nous.
31. Barbey d'Aurevilly utilise cette image à propos des Guérin dans une lettre à Trebutien du 8 mai 1854, *Correspondance générale*, t. IV, p. 53, souligné dans le texte.
32. J'ai évoqué cette question dans mon article : Brigitte Diaz, « Le défi de l'intime », *Épistolaire*, n° 33, 2007.
33. Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes*, op. cit., p. 3.
34. Voir par exemple le post scriptum de cette lettre d'une jeune lectrice à George Sand qui en dit long sur le manque d'intimité que la famille ordinaire réserve alors aux jeunes gens : « Comme j'habite avec ma famille et que je suis par conséquent sous sa surveillance, je vous prie Madame si vous voulez bien m'honorer d'une réponse d'avoir l'obligeance de l'envoyer rue de Paris à l'adresse d'une de mes amies intimes Mme Lebreton [...]. Vous comprendrez bien que ma lettre pouvant être considérée par mes parents comme une nouvelle excentricité de ma part je l'ai écrite sans leur en donner connaissance », Louise Bonfils, 22 février 1855, Cherbourg, BHVP, G. 5713.
35. Manon Phlipon, op. cit., t. I, p. 541 (25 décembre 1776).

36. Paul Valéry, « Stendhal », article repris dans *Variétés, Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 566.
37. C'est une autre métaphore qu'emploie Maurice de Guérin : « Me voilà dans mon terrier [...]. Je demeurerai à tout jamais confiné dans ma souterraine demeure », *op. cit.*, p. 81.
38. Maurice de Guérin, *Le Cahier Vert*, éd. établie par Claude Gély, Paris, Klincksieck, coll. « Bibliothèque du XIX^e siècle », 1983, p. 96 (4 juillet 1833).
39. Préface de *Les Maîtresses de Louis XV*, t. I, Paris, Firmin Didot, 1860, p. IX-X.
40. À Mademoiselle Leroyer de Chantepie, 18 mars 1857, *Correspondance*, t. II, éd. établie par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 691 (souligné dans le texte).
41. *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 257 (à Pauline, 26 février 1805).
42. *Ibid.*, p. 783 (à Pauline, 23 juin 1808).
43. Eugénie de Guérin, *Journal et Fragments*, *op. cit.*, p. 309, (souligné par nous).
44. Barbey d'Aurevilly, « Prosper Mérimée », *Les Œuvres et les Hommes. Littérature épistolaire*, Paris, A. Lemerre, 1892, p. 231.
45. Mademoiselle Leroyer de Chantepie à George Sand, 29 novembre 1849, BHVP, G. 4548.
46. Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes*, *op. cit.*, p. 21.
47. Voir cette note en marge d'une lettre : « Tout cela est vrai et, au style près, bon pour mon journal. J'y ajouterai, si cela me fait plaisir, les détails mathématiques et sévères destinées à présenter le procès-verbal de ma manière d'être cette semaine-ci », *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. II, p. 37 (1^{er} juin 1810).
48. Ce journal, envisagé en 1810 après la lecture de la *Nosographie* de Pinel, donnera lieu à un commencement d'exécution, en collaboration avec Crozet, sous le titre « Recueil de faits ».
49. Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. IV, p. 90.
50. Stendhal, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 147 (à Pauline, 11 juin 1804).
51. *Ibid.*, p. 225 (à Pauline, 9-13 septembre 1805).
52. *Ibid.*, p. 342 (7 octobre 1805).
53. Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. V, p. 99 (à Trebutien, 3 avril 1856). Souligné dans le texte.
54. Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes*, *op. cit.*, p. 73.
55. Manon Phlipon, *op. cit.*, t. II, p. 325 (27 octobre 1778). Souligné par nous.
56. C'est peut-être d'ailleurs ce qui le différencie du siècle précédent. Comme le dit justement Jean-Marie Goulemot, le repli dans la sphère intime est alors considéré volontiers comme « une tentation contraire aux intérêts du groupe ou de la communauté » (*op. cit.*, p. 16), ce qui n'est pas forcément le cas au siècle suivant où, au contraire, ce repli est senti comme un gage de perfectibilité de l'individu, bénéfique au groupe tout entier.
57. Charles Baudelaire, « Qu'est-ce que le romantisme », *Salon de 1846*.
58. George Sand, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, t. I, p. 9.
59. Préface de la première édition des *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, E. Dentu, 1856-1858, citée d'après Edmond et Jules de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires*, Genève, Slatkine reprints, coll. « Ressources », 1980, p. 162-164.
60. C'est ce qu'écrit Barbey d'Aurevilly dans son article sur les « Lettres intimes de Mademoiselle de Condé à Monsieur de la Gervaisais » : « On hésite à écrire le mot de "Littérature" devant un pareil livre, car réunies en livre, ces lettres, au fond n'en sont pas un », *Littérature épistolaire*, *op. cit.*, p. 319.
61. « À elle seule, elle [Madame de Sévigné] est, qu'on me passe le mot puisqu'il manque à la langue française ! toute l'épistolature de son temps », « Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers », *Littérature épistolaire*, *op. cit.*, p. 259.
62. Barbey d'Aurevilly, *Œuvres romanesques complètes*, t. II, éd. établie par Jacques Petit, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 1048.

63. Stendhal, *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 309 (20 août 1805).
64. « Qui peut mieux parler que moi d'Eugénie ? C'est elle qui avait trouvé pour me peindre, le Palais dans un labyrinthe que j'ai rappelé dans une note du Brummell », Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale*, op. cit., t. IV, p. 17 (à Trebutien, 28 janvier 1854).
65. Arthur Rimbaud, « Lettre du voyant », à Georges Izambard, Charleville, 13 mai 1871.
66. Arthur Rimbaud, « Comédie de la soif ».
67. Voir telle déclaration célèbre d'Eugénie de Guérin : « Ceci n'est pas pour le public, c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est pour un », *Journal et lettres d'Eugénie de Guérin*, Paris, Didier, 1864, p. 91 (24 août 1835).
68. Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), *Fragments d'un journal intime, précédé d'une étude par Edmond Scherer*, Paris, Sandoz et Thuillier, 1883.
69. Sainte-Beuve, « Du roman intime et de Mlle de Liron », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1832.
70. Jules A. David, « De la poésie intime », *La France littéraire*, t. XI, 1834, p. 33-34. Voir aussi : Michel Pallas, *Intimités, poésies*, Paris, Roux, 1836.
71. Entre autres manifestes de cette littérature intime, voir la fin de l'article de Sand sur *Obermann*, qui chante le deuil de la « littérature réelle » : « Une autre littérature se prépare et s'avance à grands pas, idéale, intérieure, ne relevant que de la conscience humaine, n'empruntant au monde des sens que la forme et le vêtement de ses inspirations [...]. » Cette littérature a pour programme d'« introduire dans les récits de la vie familière, dans l'expression scénique des passions éternelles, les mystérieuses tragédies que la pensée n'aperçoit pas et que l'œil ne voit point », « *Obermann* », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1833, p. 689-690.
72. Voir sur ce point comme sur bien d'autres la belle synthèse de Daniel Madelénat, op. cit.
73. Edmond Werdet, *Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur, son caractère*, Paris, A. Silvestre, 1859.
74. Léon Gozlan, *Balzac intime : Balzac en pantoufles, Balzac chez lui*, Paris, Librairie illustrée, 1886.
75. Alfred Asseline, *Victor Hugo intime : mémoires, correspondances, documents inédits*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885. Alfred Roussel, *Lamennais intime, d'après une correspondance inédite*, Paris, P. Lethielleux, 1897. Arthur Lévy, *Napoléon intime*, Paris, Pion, Nourrit et C^{ie}, 1893. Heinrich Heine, *Heine intime : lettres inédites, avec notes biographiques et commentaires*, par Bon L. de Embden, éd. française par M. S. Gourovitch, préface d'Arsène Houssaye, Paris, H. Le Soudier, 1893.
76. Parmi bien d'autres : *Lettres intimes de M^{lle} de Condé à M. de La Gervaisais, 1786-1787, avec une préface de Ballanche, une introduction et des notes par Paul Viollet*, 3^e éd., Paris, Didier, 1878. Mademoiselle Berthe Fronteau, *Lettres intimes*, Saint-Nazaire, impr. de Fronteau, 1880. *Correspondance intime du général Jean Hardy de 1797 à 1802, recueillie par son petit-fils, le général Hardy de Périn*, Paris, Plon-Nourrit, 1901. *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration : 1789-1815, publiée avec introduction, notes et appendices par M. Léonce Pingaud*, Paris, Pion, 1889.
77. Joséphine Amory de Langerack, *Nouvelles intimes*, Tournai, H. Casterman, 1865.
78. Voir Eugène de Lonlay (1815-1866), *Poésies intimes*, Paris, Martinon, 1860. *Poésies intimes de Mme Charles Coudé, née Annoix de Souvenel, recueillies et éditées après sa mort*, Rennes, impr. de C. Catel, 1860. Eugène Goubert, *Poésies intimes*, Rennes, impr. de C. Oberthur, 1863. Éphise Simond, *Poésies intimes*, Chambéry, impr. de C.-P. Ménard, 1885.
79. Auguste Nicolas, *Étude sur Maine de Biran, d'après le « Journal de ses pensées », publié par M. Ernest Naville*, Paris, A. Vatou, 1858. Autre étude en 1865, qui, elle aussi, parle en termes de « journal intime » : Émile Affichard, *Maine de Biran et son journal intime*, Angers, impr. de Cosnier et Lachèse, 1865.
80. Mais désigné comme *Journal intime* dans la préface de Naville : « M. Maine de Biran a laissé des Cahiers de souvenirs dont M. Cousin a depuis longtemps signalé l'existence. Ces cahiers, joints à quelques documents analogues, constituent le *Journal intime* de l'auteur [...] », op. cit., p. VI.

81. Ernest Naville, (1816-1909), *Maine de Biran : sa vie et ses pensées*, Paris, J. Cherbuliez, 1857.
82. Manzuth, *Le Paysan socialiste, journal intime d'un quintuple rural*, Niort, impr. Desprez, 1872.
83. Georges d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française : 1852-1871*, Paris, E. Dentu, 1879.
84. Henri-Frédéric Amiel, *Fragments d'un journal intime, précédés d'une étude par Edmond Scherer*, Paris, Sandoz et Thuillier, Genève, Desrois, H. Georg, Neuchâtel, J. Sandoz, 1883-1884, 2 vol.
85. Nicolas-Edme Rétif de La Bretonne, *Mes inscriptions journal intime de Restif de la Bretonne : 1780-1787, publié d'après le manuscrit autographe de la bibliothèque de l'Arsenal, avec préface, notes et index par Paul Cottin*, Paris, Plon, coll. « Bibliothèque elzévirienne », 1889.
86. Edmond Géraud, *Un témoin des deux Restaurations (Edmond Géraud), fragments de journal intime, publiés par Charles Bigot*, Paris, E. Flammarion (1892).
87. Eugénie de Guérin (1805-1848), *Journal et lettres, publiés avec l'assentiment de sa famille par G.-S. Trebutien*, Paris, Didier, 1862.
88. À cette date, Sainte-Beuve prend encore, comme tout le monde, l'*Histoire de Mme de Montbrillant* pour des Mémoires, mais parle aussi à son propos de Journal : « Mme d'Épinay n'avait pas songé précisément à donner des Mémoires ; mais de bonne heure elle aima à écrire, à faire son journal, à retracer l'histoire de son âme. C'était la mode et la manie à cette date. Un journal qu'on fait de sa vie est encore une sorte de miroir », « *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* », *Causeries du Lundi*, t. II, 10 juin 1850, Paris, Garnier, p. 188.
89. « Eugénie de Guérin. *Reliquiae* », *Causeries du Lundi*, t. XII, 9 février 1856.
90. Dans son article sur « Constant et Madame de Charrières » (15 avril 1844), Sainte-Beuve cite un « passage textuel » du « Carnet » de Benjamin Constant qu'il a eu, dit-il, entre les mains tout comme Loève-Weimars (*Portraits littéraires*, dans *Œuvres*, t. II, éd. établie par Maxime Leroy, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 762-763).
91. « Des mémoires familiers, intimes, véridiques, il n'en a point encore paru ; ils dorment en portefeuille, ils attendent », note Sainte-Beuve à propos des Mémoires du XIX^e siècle, opposé sur ce point au siècle antérieur. Et de remarquer qu'on en est alors au tout début de « l'histoire anecdotique » du XIX^e siècle, « *Réminiscences*, de M. Coulmann », *Nouveaux Lundis*, t. IX, 28 novembre 1864, p. 135.
92. « Il faut songer que si le XIX^e siècle est moins riche en lettres que ses devanciers, c'est que ce siècle dure encore, et que les correspondances intimes, par leur définition même, échappent à la connaissance du public. Ce n'est qu'après la mort des principaux intéressés que l'on publie en général les correspondances. Plus d'une lettre charmante du XVII^e siècle n'a été connue que de nos jours : chaque année a ses découvertes et fait des renommées nouvelles à des morts de deux cents ans. Qui sait si le siècle prochain n'aura pas ses révélations ? » Et Lanson de faire le compte du « trésor de lettres contemporaines » : Napoléon, Talleyrand, Joubert, Constant, Madame de Rémusat, Courier, Jacquemont, Lamennais, Balzac, Xavier Doudan, G. Sand, Mérimée, Quinet, etc. (« Sur la littérature épistolaire », introduction au *Choix de Lettres du XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1895, repris dans *Essais et méthodes de critique et d'histoire littéraire*, présentés par Henri Peyre, Paris, Hachette, 1965, p. 278-279).
93. C'est le terme que retient Loïc Chotard pour qualifier les textes dont Louis Rabisbonne a « fait » le *Journal d'un poète* (« Le Journal d'un poète sans journal », *Cahiers de l'AIEF*, année 1993, vol. 45, n° 1, p. 313-326).
94. Voir mon article : J.-L. Diaz, « Naissance de l'intimisme épistolaire (1760-1830) », *Épistolaire*, n° 32, 2006, p. 43-56.
95. Eugénie de Guérin, *Reliquiae*, éd. par Jules Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trebutien., Caen, impr. de A. Hardel, 1855. En 1862, paraissent *Journal et lettres d'Eugénie de Guérin, publiés avec l'assentiment de sa famille* par G.-S. Trebutien, Paris, Didier, 1862. En 1864, lettres et journal sont séparés : *Journal et Fragments*, publiées par G.-S. Trebutien, Paris, Didier, 1864 ; *Lettres d'Eugénie de Guérin*, publiées par M. Trebutien, Paris, Didier, 1864.

96. *Journal intime du poète Évariste Boulay-Paty, 1829-1830*, préface par Dominique Caillé, Nantes, impr. de Biroché et Dautais, 1901.
97. Francisque Sarcey, *Journal de jeunesse de Francisque Sarcey (1839-1857), recueilli et annoté par Adolphe Brisson et suivi d'un choix de chroniques (Fagots, Notes de la semaine, Grains de bon sens)*, préface par O. Gréard, Paris, Bibliothèque des Annales politiques et littéraires, p. 1.
98. *Ibid.*, p. III.
99. Il y a en effet synergie complète entre le *Journal de jeunesse* qui débute en mai 1820, le *Mémorial*, rédigé en 1820 et 1822 pour son ami Poinot, la correspondance Michelet-Poinot (mai-juillet 1820). Et même aussi avec la thèse de Michelet, soutenue en juillet 1819 : *Examen des Vies des hommes illustres de Plutarque...*
100. Voir cette note du 20 mai 1832 : « Mémoires et journal. Les importunités des biographes qui bon gré mal gré veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails, que je me garde de leur donner [...] le désir de ne pas être posé comme un personnage héroïque ou romanesque, aux yeux du peu de gens qui s'occuperont de moi : voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes mémoires. J'irai de ma naissance à cette année, puis je commencerai un journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire », Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*, dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. établie par F. Baldensperger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1948, p. 959.
101. Le TLF donne la date de 1838 comme origine, et signale que le mot se trouve déjà dans le *Complément du Dictionnaire de l'Académie* sous la direction de Louis Barré (1842). Si le Littré est évusif, la définition que donne le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, en 1866, est précise et informée, signale l'origine anglaise du mot, et distingue l'autobiographie des Mémoires. Si on en croit la base *Opale*, le premier titre d'ouvrage à comporter le mot suit de peu : Madame Emmeline Raymond, *Autobiographie d'une inconnue*, Paris, Firmin Didot, 1868. L'année suivante : Miss Rhoda Broughton, *Comme une fleur, autobiographie, traduite de l'anglais (de Rhoda Broughton) par de Viguerie*, Paris, C. Reinwald, 1869.
102. Stendhal, *Vie de Henri Brulard : autobiographie*, publiée par Casimir Stryienski, Paris, G. Charpentier, 1890. Le mot a été utilisé plus tôt pour Edgar Quinet, *Histoire de mes idées, autobiographie. Documents inédits*, Paris, Germer-Baillièrre, 1878. Puis pour une édition scolaire de l'autobiographie de Goethe, *Extraits de l'autobiographie de Goethe, précédés de deux notices et annotés par L. Schmitt*, Classe de troisième, Paris, C. Delagrave, 1880. L'édition de ce même texte en 1863 s'est faite en tant que « Mémoires » : *Goethe, ses mémoires et sa vie, traduits et annotés par Henri Richelot*, Paris, J. Hetzel, 1863.
103. *Vie de Henry Brulard*, éd. établie par B. Didier, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 418.
104. François Le Dieu (secrétaire de Bossuet), *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes et accompagnés d'une introduction et de notes, par M. l'abbé Guettée*, Paris, Didier, 1856-1857.
105. Joseph Joubert, *Pensées, essais, maximes et correspondance, précédés d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal*, Paris, A. Joubert, 1861.
106. Louise Ackermann, *Pensées d'une solitaire, précédée d'une autobiographie*, Paris, A. Lemerre, 1882.
107. « Hélène m'avait nommée *Calepin*, parce que j'avais la manie des tablettes de poche [...] », George Sand, *Histoire de ma vie, op. cit.*, p. 908.
108. Voir, entre cent autres exemples : *Mémoires et correspondance de madame d'Épinay, renfermant un grand nombre de lettres inédites de Grimm, de Diderot et de Jean-Jacques Rousseau, ainsi que des détails très-curieux sur les liaisons de l'auteur avec les personnages les plus célèbres du XVIII^e siècle*, Paris, J.-C. Brunet, 1818.
109. Madame d'Épinay, *Histoire de Mme de Montbrillant*, t. II, éd. Georges Roth, Paris, Gallimard, 1951, p. 160.

110. C'est dans un article sur la correspondance de Diderot avec Sophie Volland (qui vient tout juste d'être éditée pour la première fois), que Sainte-Beuve y va de cette exclamation fondatrice : « J'ai toujours aimé les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie, en un mot des grands écrivains [...] », « Diderot », *Revue de Paris*, 26 juin 1831 (*Portraits littéraires*, dans *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, p. 867). Voir mon article : J.-L. Diaz, « Le XIX^e siècle devant les correspondances », *Romantisme*, n° 90, 1995, « J'ai toujours aimé les correspondances... », p. 7-26.
111. « Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance », par M. F. Feuillet de Conches », *Causeries du Lundi*, t. X, août 1854.
112. « Mme Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance », *Nouveaux Lundis*, t. XII, 23 mars, 6 avril, 5 mai 1869.
113. Voir « Proudhon étudié dans ses correspondances intimes », *Revue contemporaine*, octobre, novembre, décembre 1865, et *P.-J. Proudhon, sa vie et sa correspondance, 1838-1848*, Paris, Michel Lévy, 1872.
114. « *Lettres de Mme de Sévigné, éd. nouvelle publiée sous la direction de M. Ad. Régnier, d'après les manuscrits et les copies les plus authentiques, avec une notice biographique par M. Paul Mesnard* », *Nouveaux Lundis*, t. I., décembre 1861. Ces deux volumes sont les premiers de la collection des « Grands écrivains de la France », publiée à la Librairie Hachette.
115. « Où reprendre la vie psychique, où retrouver le for intérieur, où ressaisir l'humanité de ces morts ? Dans ce rien méprisé par l'histoire des temps passés, dans ce rien, chiffon, poussière, jouet du vent ! – la lettre autographe. [...] Seule la lettre autographe fera toucher du doigt le jeu nerveux de l'être sous le choc des choses, la pesée de la vie, la tyrannie des sensations. [...] Miroir magnifique où se passent l'intention visible, et la pensée nue ! Ce papier tâché d'encre, c'est le greffe où est déposée l'âme humaine. [...] Quelle résurrection, – la lettre autographe, – ce silence qui dit tout », Préface de la première édition des *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, E. Dentu, 1856-1858, citée d'après Edmond et Jules de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires*, Genève, Slatkine reprints, coll. « Ressources », 1980, p. 162-164.
116. Voir par exemple : *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, par F. Feuillet de Conches, Paris, bureau de la *Revue des Deux Mondes*, 1848. – Laure Surville (née de Balzac), *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance*, Paris, Jaccottet, Bourdillat et Cie, 1858.
117. Sur le modèle de l'édition de la correspondance de Victor Jacquemont : *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis : 1824-1832, précédée d'une notice biographique, par V. Jacquemont neveu et d'une introduction, par Prosper Mérimée*, Paris, C. Lévy, 1877.
118. Barthélemy Saint-Hilaire, *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette, 1895, 2 vol.
119. *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette, 1904-1907, 4 vol.
120. Voir par exemple ce que dit Sainte-Beuve au moment de publier quelques lettres de George Sand, en appendice à un article sur elle : « J'ai entre les mains les lettres les plus vraies, les plus naïves, les plus modestes, dans lesquelles elle s'ouvrait à moi de son cœur et de son talent. C'est trop vif, trop sincère, trop plein surtout de noms propres, pour pouvoir être donné en entier. Voici pourtant quelques-uns de ces billets pris au hasard [...] », *Portraits contemporains*, t. I, Paris, Michel Lévy frères, 1870-1871, p. 507.
121. « Je voudrais trouver, à la suite d'une Vie de Mme d'Albany, tout ce qu'on a recueilli ou ce qu'on pourrait réunir de ses lettres ; ce sont là les pièces justificatives d'une biographie. M. de Reumont l'a fait, mais incomplètement », « *La Comtesse d'Albany*, par M. Saint-René Taillandier. – *Lettres inédites de Sismondi, Bonstetten, Mme de Staël, Mme de Souza, etc.*, publiées par le même », *Nouveaux Lundis*, t. V, 24 et 31 août 1863, p. 424.
122. « Les lettres [de Mme Dufrénoy] qu'il nous produit sont vraiment touchantes et belles de simplicité, de vérité. Il aurait bien quelques explications à nous donner, s'il voulait que tout fût clair. [...] Quand on nous donne des lettres intimes sans un mot d'explication, on nous livre à nos

propres conjectures », « *Réminiscences de M. Coulmann* », *Nouveaux Lundis*, t. IX, 28 novembre 1864, p. 147.

123. Joseph Joubert, *Pensées, essais, maximes et correspondance, précédés d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal*, Paris, A. Joubert, 1861.

124. *Mémoires de Victor Alfieri, d'Asti, écrits par lui-même et traduits de l'italien par Antoine de Latour*, Paris, Charpentier, 1840.

125. Ernest Naville, *Maine de Biran, sa vie et ses pensées, publiées par Ernest Naville*, Paris, Didier, 1874.

126. *Lettres à une inconnue, par Prosper Mérimée, précédées d'une étude sur Mérimée, par H. Taine*, 6^e éd., Paris, Michel Lévy frères, 1874.

127. *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis : 1824-1832*, précédée d'une notice biographique, par V. Jacquemont neveu et d'une introduction, par Prosper Mérimée, 2^e éd., Paris, C. Lévy, 1877.

128. Voir en particulier son article sur *Obermann* (1833), celui sur les « *Souvenirs de Madame Merlin* » (1836), et celui sur « *George de Guérin* » [sic], dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mai 1840).

129. Auteur d'un recueil de poésies intimes (*La Vie intime, poésies*, Paris, H. Fournier jeune, 1833), Antoine de Latour (1808-1881) traduit et introduit les *Mémoires de Pellico* (*Mes prisons [Le Mie prigioni], mémoires de Silvio Pellico, de Saluces, traduits de l'italien et précédés d'une introduction biographique par A. de Latour, édition ornée du portrait de l'auteur et augmentée de notes historiques par P. Maroncelli*, Paris, H. Fournier jeune, 1833), introduit une édition de ses lettres (*Lettres de Silvio Pellico, recueillies... par M. Guillaume Stefani, traduites et précédées d'une introduction par M. Antoine de Latour*, Paris, E. Dentu, 1857) mais plus tard aussi, à l'âge où commence la mode éditoriale du journal intime, celui de Marie-Edmée Pau (*Le Journal de Marie-Edmée, introduction de M. Antoine de Latour*, 2^e éd., Paris, Plon, 1877).

130. Saint-René Taillandier (1817-1879), *La Comtesse d'Albany*, Paris, Michel Lévy frères ; *Lettres inédites de J.-C.-L. de Sismondi, de M. de Bonstetten, de Mme de Staël et de Mme de Souza à Mme la Comtesse d'Albany, publiées par M. Saint-René Taillandier*, Paris ; *Correspondance entre Goethe et Schiller, trad. de Mme la baronne de Carlovilz, révisée, annotée, accompagnée d'études historiques et littéraires*, Paris, Charpentier, 1863.

131. Voir, en dehors des *Portraits intimes du XVIII^e siècle : Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857 ; *Mémoires et journal de J. G. Wille, graveur du roi, publiés d'après les manuscrits autographes de la Bibliothèque impériale par Georges Duplessis ; avec une préface par Edmond et Jules de Goncourt*, Paris, V^o J. Renouard, 1857. Voir aussi : Émile Bergerat, *Théophile Gautier, Entretiens, souvenirs et correspondance, avec une préface d'Edmond de Goncourt*, 2^e éd., Paris, Charpentier, 1879.

132. Nombreux articles sur la correspondance de Sand et de Flaubert, et aussi : *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand, précédées d'une étude par Guy de Maupassant*, Paris, G. Charpentier, 1884.

133. Les *Memoranda* de J. Barbey d'Aurevilly sont publiés avec une préface de Paul Bourget (Paris, E. Rouveyre et G. Blond, 1883).

134. « On a imprimé, et on imprime encore de temps et en temps à mon sujet des notices biographiques si pleines d'inexactitudes et d'erreurs, que l'idée m'est enfin venue d'écrire moi-même ce qui, dans ma vie laborieuse et agitée, me paraît susceptible de quelque intérêt pour les amis de l'art », *Mémoires* (début de rédaction en 1848, publication posthume en 1870 : *Mémoires de Hector Berlioz, membre de l'Institut de France, comprenant ses voyages en Italie, en Allemagne, en Russie et en Angleterre, 1803-1865*, Paris, M. Lévy frères, 1870), t. I, éd. Pierre Citron, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 39.

135. « Je vous engage à lire cette ravissante biographie », écrit Alexandre Saint-Chéron, à propos de *Louis Lambert* (*L'Artiste*, t. IV, 1832, p. 283). De même, Hippolyte Fortoul parle de *La Coupe et les Lèvres* de Musset comme de la « biographie de Franz », et estime qu'*Obermann* « est une biographie

telle qu'il ne s'en pourra guère rencontrer » (« De l'art actuel », *Revue encyclopédique*, t. LIX, juillet-août 1833, p. 147 et 136).

136. Voir par exemple la manière dont Sand procède face à *Obermann* : « *Obermann* n'est pas un livre, mais c'en est un, vaste et complet, si l'on considère l'unité fatale et intime qui préside à ce déroulement d'une destinée entière », « *Obermann*, par É. P. de Senancour », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1833. Même manière chez Lamartine face aux lettres : « Les lettres, c'est le style à nu ; les livres, c'est le style habillé », *Cours familier de littérature*, t. II, « Entretien VII : Madame de Sévigné », Paris, Chez l'auteur, 1856, p. 136.

137. « La littérature française est bien riche si on la suit dans ces genres un peu secondaires (Journaux, Correspondances, Mémoires), qui tiennent à la société et au train même de la vie ; c'est le moyen, en y revenant souvent, de la pénétrer et de la traverser en bien des sens », « Lettres de Mme de Grafigny, ou Voltaire à Cirey », *Causeries du Lundi*, t. II, 17 juin 1850, p. 208. Même énumération à trois branches (plus une autre : les entretiens) dans l'évocation de la biographie - non exempte pourtant de critiques - que Charles Eynard a consacrée à Madame de Krüdener : « [...] journaux, manuscrits, correspondance intime, entretiens de vive voix avec les principaux personnages survivants, il a tout recherché et rassemblé avec zèle [...] », « Madame de Krüdner et ce qu'en aurait dit Saint-Evremond, *Vie de Madame de Krüdner*, par M. Charles Eymard », *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1849, *Portraits littéraires*, dans *Œuvres*, t. II, éd. Maxime Leroy, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 779.

138. Comparant en termes de véridicité les Mémoires de la Margrave de Bareith, sœur de Frédéric II, et la correspondance des deux frères, Sainte-Beuve estime que la correspondance permet de contrôler les Mémoires. Bien publiées et commentées par un « exact éditeur », leurs lettres « nous prouvent que si les Mémoires de la Margrave de Bareith sont sincères, ils ne sont pas toujours très fidèles. [...] Elle dissimule quelques faits, elle en altère d'autres [...]. Le contrôle qu'on peut maintenant établir entre la dernière partie des mémoires de la Margrave et sa correspondance authentique avec Frédéric permet de juger plus équitablement de quelques-unes de ses assertions », « La Margrave de Bareith, sa correspondance avec Frédéric », *Causeries du Lundi*, t. XII, 1^{er} septembre 1856, p. 399.

139. « C'est le récit qu'un personnage, historique ou non, fait de ses pensées, de ses sensations et des événements qui ont agité son existence. Il faut se garder de confondre les autobiographies avec les *mémoires*, quoique dans ces derniers le narrateur se trouve aussi plus ou moins en scène. L'autobiographie est une confession, un développement psychologique, un drame intérieur mis à nu. L'auteur des mémoires n'est pas tenu de rendre compte de ce qui se passe au fond de l'âme : il n'a promis au lecteur que des notes, des explications ; il écrit le commentaire de l'histoire ; l'autobiographie fait le roman du cœur », *Encyclopédie des gens du monde*, t. II-2, Paris, Treutel et Wurtz, 1834, p. 569.

140. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. I, 1866, article « Autobiographie », cité par Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 1998, p. 11. Mais cette - juste - définition est loin alors d'être reçue. Songeons par exemple au traitement que le *Dictionnaire universel des littératures* de Gustave Vapereau (Paris, Hachette, 1876) réserve au terme d'« autobiographie ». Il concerne plutôt des écrits personnels fictionnalisés (*Werther*, *René*, *Les Confidences* de Lamartine, *Les Nuits* de Musset, etc.), et il est distingué des « Mémoires » et des « Confessions ».

141. Ferdinand Brunetière, « La littérature personnelle », *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1889, p. 433-452.

142. Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), *Fragments d'un journal intime, précédé d'une étude par Edmond Scherer*, Paris, Sandoz et Thuillier, 1883.

143. *Journal de Marie Bashkirtseff*, t. I, Vienne, éd. Mainz, préface datée de 1884 ; *Journal de Marie Bashkirtseff*, Paris, G. Charpentier, 1887.

144. Le premier volume du *Journal* paraît en 1887 : *Journal des Goncourt. Premier volume, 1851-1861 : mémoires de la vie littéraire*, Paris, G. Charpentier, 1887. Les tomes II et III en 1887-1888.
145. *Ibid.*, p. 434. Le dernier volume de la trilogie autobiographique de Vallès, *L'Insurgé, 1871*, a paru chez Charpentier en 1886.
146. Seule publication portant un tel titre avant 1900, selon la base *Opale* : Napoléon Roussel, *Mémoires intimes d'une jeune fille*, 2^e édition, Paris, C. Meyrueis, 1855.
147. Sainte-Beuve, « Des *Mémoires* de Mirabeau et de l'étude de M. V. Hugo à ce sujet », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1834, *Portraits contemporains, op. cit.*, t. II, p. 373.
148. Ferdinand Brunetière, « Poètes contemporains. La Poésie intime », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1875, p. 210-224.
149. Ferdinand Brunetière, « La critique impressionniste », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1891, p. 210-224.
150. « Nous sommes dans un temps de récits autobiographiques, de confessions, de mémoires d'outre-tombe anticipés, de confidences de la première ou de la vingtième année, d'histoires ou de romans de notre propre vie. Nous aimons à prendre d'avance nos précautions pour paraître devant la postérité sous le jour le plus favorable ; nous choisissons notre pose et notre attitude pour l'éternité », Gustave Vapereau, *L'Année littéraire et dramatique*, 6^e année (1863), Paris, Hachette, 1864, p. 264, cité par Philippe Lejeune, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980, p. 69.
151. Paul Bourget, « La maladie du journal intime », *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, t. II, Paris, Plon, 1922, p. 15-26. Texte daté de septembre 1921.
152. *Mercur de France*, 30 mai 1812, p. 403.
153. *Mercur de France*, 6 juin 1807, p. 406-407.
154. Gérard de Nerval, « Les Confidences de Nicolas », dans *Les Illuminés ou les précurseurs du socialisme* (1852), *Œuvres*, t. II, éd. établie par Jean Richer, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1061.

RÉSUMÉS

Le XIX^e siècle semble être le siècle de l'intimité, celui où l'on se consacre aux valeurs existentielles comme esthétiques. Si l'intimité a été exprimée de façon individuelle dans des écrits personnels (des journaux intimes, des correspondances), alors, ce désir d'intimité a simultanément nourri toute une gamme d'attentes que la littérature du siècle devait satisfaire à l'aide de formes telles que les mémoires, les romans personnels, les autobiographies et les poèmes en prose. Si le XIX^e siècle mérite à ce point son nom (*le siècle de l'intimité*), c'est aussi à cause de l'exposition dont bénéficie l'intimité obscure : les éditeurs, les écrivains de préfaces et les critiques ont grandement contribué à la légitimation de l'expression intime.

The nineteenth century appears as the century of intimacy—that of dedication to both existential and aesthetic value. If intimacy was expressed individually in personal writings (journals, correspondences), then this desire for intimacy concurrently fed an entire range of expectations, which the literature of the century needed to meet in such forms as memoirs, personal novels, autobiographies and prose poems. If the nineteenth century is so deserving of its name—the *century of intimacy*—it is also because of the exposure from which obscure intimacy benefits: the editors, preface writers and critics largely contributed to legitimising intimate expression.

INDEX

Mots-clés : intimité, dix-neuvième siècle, représentations, réception, édition

Keywords : intimacy, nineteenth century

AUTEURS

BRIGITTE DIAZ

Université de Caen

JOSÉ-LUIS DIAZ

Université Paris 7